



ÉLOGE

DE M. SLOANE.

HANS SLOANE, Chevalier - Baronet, Président de la Société Royale de Londres & du Collège des Médecins de la même ville, naquit à Killileah en Irlande, le 16 Avril 1660, d'Alexandre Sloane & de Sara Hicker: sa famille étoit originaire d'Écosse, mais elle s'étoit établie au nord de l'Irlande, où elle avoit passé avec la Colonie qui y fut envoyée par le Roi Jacques I^{er}. Il fut élevé dans le lieu de sa naissance, & montra dès sa première jeunesse une très-forte inclination pour l'Histoire Naturelle; il sacrifioit avec plaisir les heures que ses autres occupations lui laissoient libres, à l'étude de la Nature, dont il savoit dès-lors admirer les Ouvrages. Telle fut la vie que mena M. Sloane jusqu'à l'âge de seize ans: ses études furent alors interrompues par une violente maladie; il fut attaqué d'un crachement de sang, qui l'obligea de garder la chambre pendant trois années & fit craindre plus d'une fois pour ses jours. Heureusement l'amour des Sciences & de la Physique avoit prévenu chez lui le feu de la jeunesse, & il lui en coûta peu pour se réduire au régime nécessaire à cette maladie: il étoit déjà trop bon Physicien pour espérer qu'on la pût aisément guérir; mais pour en éviter les suites, il renonça absolument à l'usage du vin & de toutes liqueurs fortes, & se conduisit toujours si prudemment, que malgré les fréquentes rechûtes qu'il a essuyées dans le cours d'une vie toujours remplie de travaux, il a poussé sa carrière beaucoup au delà des bornes qui semblent prescrites à la vie humaine. La sobriété, la tempérance & la modération sont peut-être les remèdes les plus sûrs & les plus puissans que la Nature ait accordés aux hommes.

A peine étoit-il remis de cette première attaque, que desirant d'acquiescer les connoissances nécessaires aux différentes

Hist. 1753.

Qq

parties de la Médecine, il prit le parti de se rendre à Londres, comptant bien y trouver des secours qu'il ne pouvoit espérer dans sa patrie. Il entra d'abord chez M. Staffort, habile Chymiste, Élève de l'illustre Stahl, & puisa dans ses leçons une parfaite connoissance de la composition & de la préparation des différens remèdes, connoissance qui ne peut être trop recherchée par ceux qui se destinent à la pratique de la Médecine : en même temps il étudioit la Botanique dans le fameux jardin de Chelsea; il fréquentoit assidûment les Écoles publiques & particulières d'Anatomie & de Médecine qui étoient à Londres; en un mot il ne négligeoit rien de ce qui pouvoit avoir le moindre rapport à la profession qu'il avoit embrassée. Si le travail & l'étude pouvoient être portés trop loin dans une Science qui a pour objet la conservation de la vie des hommes, on pourroit peut-être reprocher à M. Sloane d'avoir donné dans cette espèce d'excès.

Bien-tôt le jeune Étudiant mérita d'être admis dans la familiarité de deux des plus habiles Physiciens de son siècle, M. Ray & M. Boyle; il cultivoit leur amitié, en leur faisant part de ses remarques sur tout ce qu'il observoit de curieux & d'important; souvent ses observations méritoient d'être reçues de leur part avec admiration, quelquefois même avec reconnoissance : aussi l'amitié & l'estime qu'ils lui avoient accordées ont-elles constamment duré jusqu'à leur mort.

Quelque riche qu'ait toujours été l'Angleterre du côté des Sciences, son abondance ne suffisoit pas encore au vaste desir de savoir dont M. Sloane étoit possédé. Après avoir mis pendant six ans à profit tous les avantages que Londres pouvoit lui procurer, il crut trouver en France de nouvelles connoissances à acquérir; il y passa en 1683 avec deux de ses Compagnons d'étude, que le même motif déterminoit à ce voyage: l'un d'eux, M. Tancred Robinson, se distingua dans la suite par son grand savoir en Physique, & devint Médecin du Roi d'Angleterre George I^{er}.

Dans la route de Dieppe à Paris il rencontra M. Lémery le père: celui-ci connut bien-tôt tout le mérite du jeune

Anglois, & M. Sloane eut le plaisir de le payer des politesses qu'il en recevoit, en lui faisant voir les quatre différentes espèces de Phosphore dont cet habile Chymiste avoit parlé dans son Livre, sur la foi des auteurs qui en avoient écrit, mais sans les avoir jamais vûs de ses propres yeux.

La vie que mena M. Sloane à Paris fut à peu près la même que celle qu'il avoit menée à Londres; il fréquentoit les hôpitaux, prenoit les leçons de M.^{rs} de Tournefort, du Verney & des autres habiles Professeurs, visitoit les Physiciens, qui de leur côté se faisoient un plaisir de le recevoir: du reste, nul autre amusement que ces studieuses conversations. Les spectacles & les autres divertissemens que cette Capitale offre de toutes parts & dont la magnificence y attire tant d'Étrangers, n'étoient certainement pas ce qui l'y avoit amené.

De Paris il alla à Montpellier, muni de lettres de recommandation de M. de Tournefort à M. Chirac, alors Chancelier & Professeur de cette Université, qui d'abord par complaisance pour son ami, & bien-tôt par estime pour le jeune Sloane, lui rendit tous les services possibles, lui procura un accès facile auprès des gens célèbres & des instructions plus étendues de leur part. Un de ceux auxquels il s'attacha davantage, fut M. Magnol; il le suivoit toujours dans les herborisations qu'il faisoit aux environs de Montpellier; il voyoit avec une espèce de transport les différentes productions dont la Nature est encore plus libérale dans les pays méridionaux que dans les autres, venir en quelque sorte se ranger sous les yeux de ce savant Physicien dans la classe qui leur convenoit; il admiroit en même temps l'ordre constant & la prodigieuse variété qui y sont répandus; spectacle en effet bien digne d'attention pour qui fait y diriger ses regards.

Enivré en quelque sorte du plaisir qu'il goûtoit à Montpellier, il laissa partir ses deux Compagnons de voyage; qu'une curiosité différente entraînoit en Italie; pour lui, ce ne fut qu'après un an de séjour qu'il quitta Montpellier, il traversa le Languedoc, toujours observant, & passant par Toulouse & par Bordeaux, revint faire encore quelque séjour à Paris, après

quoil reprit la route d'Angleterre & arriva à Londres dans la résolution de s'y fixer & d'y exercer la Médecine. Il n'avoit sûrement pas à se reprocher de s'être livré à la pratique précipitamment & sans s'être muni des connoissances nécessaires.

Le premier soin de M. Sloane en arrivant à Londres, fut d'aller trouver ses illustres amis, M. Boyle & M. Ray, pour leur faire part de ce qu'il avoit rapporté de curieux; il y trouva M. Boyle, mais M. Ray s'étoit déjà retiré dans le comté d'Essex; il lui envoya un grand nombre de plantes & de graines précieuses qu'il avoit recueillies en France, & dont son ami fit usage dans l'*Historia plantarum*, mais en rendant partout justice à M. Sloane, qu'il nomme *Botanices apprime gnarus*. On peut juger de la valeur de cet éloge par la réputation de celui qui le faisoit; il étoit plus intéressé que personne à ne pas laisser usurper la qualité de savant Botaniste; il continua le commerce dans lequel il étoit avec M. Sloane jusqu'à sa mort, arrivée en 1705; une partie de leurs lettres a été imprimée, l'autre s'est trouvée dans le Cabinet de M. Sloane.

Ce fut encore vers ce même temps qu'il fit connoissance avec M. Sydenham, si célèbre dans la Médecine, qui conçût pour lui une si grande estime & une si vive amitié, qu'il l'engagea à venir loger près de lui & le proposa lui-même d'une façon très-pressante à beaucoup de ses malades; espèce de recommandation que Sydenham n'eût probablement osé faire, s'il n'avoit été aussi sûr du cœur & de l'attachement du jeune Médecin qu'il l'étoit de son esprit & de son habileté.

Il étoit impossible qu'un homme du mérite de M. Sloane ne fût pas connu de la plus grande partie des Membres de la Société Royale, & plus impossible encore qu'étant connu il n'y fût pas souhaité. Il le fut en effet, & sur la proposition de M. Lister il y fut admis le 21 Janvier 1685, âgé d'environ vingt-cinq ans. Deux ans après il fut pareillement élu. Membre du Collège Royal des Médecins de Londres.

L'amour de la Physique laisse rarement tranquilles ceux qu'il possède à un certain point. La nomination du Duc d'Albermale à la Vice-royauté de la Jamaïque, inspira à M.

Sloane un violent desir de l'accompagner dans ce voyage; il n'y pût résister, il s'embarqua au mois de Septembre 1687 à Portsmouth, & arriva à Port-royal avec le nouveau Vice-roi le 19 Décembre suivant. La Physique risqua cependant de perdre tout le fruit d'un voyage uniquement entrepris pour son avancement; elle l'eût sûrement perdu, si l'ardeur & l'activité de M. Sloane ne lui-eussent, pour ainsi dire, fait convertir les momens en heures.

Le Duc d'Albermale mourut presque aussi-tôt après son arrivée à la Jamaïque, & la Duchesse son épouse ayant pris le parti de repasser en Angleterre, M. Sloane, qui ne vouloit pas l'abandonner, n'eut, pour travailler à ses recherches, que le peu de temps qu'elle employa aux préparatifs de son départ. A tout prendre, son séjour à la Jamaïque fut à peine de quinze mois, cependant il avoit ramassé un si grand nombre de plantes, qu'à son retour en Angleterre M. Ray ne pût s'empêcher d'être étonné qu'une seule personne eût pû, en si peu de temps & malgré ses autres occupations, en recueillir dans une seule isle une si grande quantité.

Arrivé à Londres, M. Sloane reprit l'exercice de la Médecine, & s'y acquit une si grande réputation, que l'importante place de Médecin de l'hôpital de Christ étant devenue vacante, elle lui fut donnée, & il l'a, nous ne dirons pas occupée, mais remplie jusqu'en 1730, que son âge, qui s'avancoit, le força de la remettre. Il n'est pas nécessaire de dire qu'il s'en acquitta avec toute l'exactitude possible, mais on ne devinera pas aisément avec combien de générosité il l'exerça. Son cœur souffroit d'être obligé de recevoir le payement des services qu'il rendoit aux pauvres: d'un autre côté, l'intérêt de ses successeurs, celui même des pauvres bien entendu, ne lui permettoient pas d'abolir entièrement cette rétribution. Dans cette circonstance, il prit le parti de disposer seulement de ce qui étoit à lui; il recevoit ponctuellement ses appointemens, mais après en avoir donné quittance il les rendoit sur le champ pour être employés aux besoins des pauvres. Feu M. Morin avoit déjà fait voir en France un pareil desintéres-

fement, & l'Académie, qui fait faire autant de cas des qualités du cœur que de celles de l'esprit, sera toujours flattée que ces deux exemples de générosité aient été donnés par deux personnes de son Corps.

Un an ou à peu près avant cette époque, M. Sloane avoit été nommé à l'une des deux places de Secrétaire de la Société Royale; il en commença l'exercice par un des plus grands services qu'il pût rendre à cette Compagnie. L'impression des Transactions Philosophiques avoit été totalement interrompue; M. Sloane, qui sentoit combien la suppression de cet excellent Recueil étoit préjudiciable au Public, & même à la Société Royale, entreprit d'en rétablir la publication, & se chargea de ce soin, qu'il a toujours pris seul jusqu'en 1713, qu'il remit la place de Secrétaire; & les volumes publiés pendant ce temps, font foi que ce travail ne l'empêchoit point de se livrer à ses études ordinaires; ils contiennent plusieurs morceaux de sa composition.

Il publia dans ce même temps à Londres le premier fruit de son voyage, intitulé: *Catalogus plantarum quæ in insula Jamaicâ sponte proveniunt, &c. prodromi Historiæ Naturalis pars prima*. Cet Ouvrage, qu'il dédia à la Société Royale & au Collège des Médecins, n'étoit, comme on le voit, que l'avant-coureur d'un autre plus étendu qu'il méditoit; mais cet avant-coureur étoit lui-même un très-bon Livre, & fut reçu du Public avec un applaudissement général.

L'Ouvrage de M. Sloane dont nous venons de parler, étoit uniquement celui de son esprit: nous croirions dérober quelque chose à sa gloire, si nous ne parlions pas d'un autre qui fut en grande partie celui de son cœur, ce fut l'établissement du Dispensaire; établissement destiné à fournir aux pauvres de Londres, de Westminster & des environs les remèdes nécessaires, sans qu'ils soient obligés de payer plus que la valeur intrinsèque des drogues qui y entrent. M. Sloane se prêta volontiers à ce charitable dessein, & de concert avec le Président & plusieurs autres Membres du Collège des Médecins il y travailla si efficacement, qu'il eut la consolation de le voir réussir.

L'inclination de M. Sloane pour l'Histoire Naturelle s'étoit déclarée de si bonne heure, qu'on pourroit presque dire que son Cabinet avoit commencé avec sa vie; il avoit déjà recueilli une si grande quantité des raretés de la Nature & de l'Art, que ce cabinet avoit dès-lors acquis une certaine célébrité, mais il n'avoit encore reçu d'accroissemens qu'avec lenteur & à mesure qu'il s'étoit offert à M. Sloane quelque pièce digne d'y avoir place: en 1701 il reçût une augmentation subite & considérable; M. Courten, plus connu sous le nom de Charleton, mourut; il avoit employé la plus grande partie de son temps & de son bien à faire une collection de pièces curieuses; il la légua à son ami M. Sloane, à condition qu'il payeroit des legs & des dettes considérables dont il le chargeoit. C'étoit vendre en quelque sorte après sa mort son Cabinet à son ami, & même, à ce qu'on prétend, assez cher; mais c'étoit aussi le conserver au Public, & M. Sloane n'hésita pas à accepter ce singulier legs, dont il acquitta fidèlement toutes les charges.

L'année suivante parut in-folio le premier volume du voyage à la Jamaïque: les occupations de M. Sloane retardèrent l'impression du second jusqu'en 1725.

Dans une préface détaillée qui est à la tête du premier volume, il établit les agrémens & la nécessité de l'étude de la Physique; il fait valoir l'avantage qu'a cette Science, d'être presque par-tout appuyée sur les faits, & par-là moins sujette à l'erreur, de s'élever par la contemplation des choses créées jusqu'à la connoissance du Créateur, & enfin d'enseigner aux hommes l'usage des trésors sans nombre qu'ils tiennent de la libéralité divine, & dont leur ignorance leur cache le prix.

Plusieurs endroits d'un pareil Ouvrage exigeoient absolument des figures; aussi ce premier volume contient près de quatre cens planches, pour la perfection desquelles M. Sloane n'a rien épargné; & pour donner à son Ouvrage toute l'utilité dont il est susceptible, il y a joint, en forme de notes, ce que les différens Auteurs ont pensé des divers articles dont il traite, additions qui exigeoient une bibliothèque aussi complète que la sienne, & pour tout dire aussi, une mémoire pareille à

celle qu'il avoit reçue de la Nature, & la lecture immense, qu'il y avoit jointe.

L'année 1708 fut marquée par l'événement de la vie de M. Sloane qui nous intéresse le plus, il fut nommé à la place d'Associé-Étranger vacante par la mort de M. Tschirnhaus, titre qu'il a soutenu par plusieurs pièces qu'il a envoyées à l'Académie & qu'elle a publiées dans ses Mémoires. La faveur ni la brigue n'avoient sûrement pas eu de part à cette élection, le mérite seul de M. Sloane lui donna la préférence sur des rivaux illustres, malgré la guerre qui étoit alors allumée entre la France & l'Angleterre. Les Nations peuvent avoir quelquefois des intérêts différens qui les divisent, l'empire des Lettres doit ignorer jusqu'au nom de l'inimitié & ne connoître que l'émulation.

La Société Royale de Londres avoit alors à sa tête M. Newton en qualité de Président : M. Sloane fut un des Vice-Présidens, & souvent il remplit la place de ce grand homme. Il ignoroit alors qu'il faisoit une espèce de noviciat de cette importante place qu'il devoit un jour occuper.

Son attachement pour la Société Royale étoit extrême : non content d'y faire, avec toute l'exactitude possible, les trois fonctions de Vice-Président, de Secrétaire & d'excellent Académicien, il fit présent à cette Compagnie de cent livres sterlings, lui donna le buste de Charles II son Fondateur, pour être placé dans la salle d'assemblée, & engagea le Chevalier Godfrey Copley à fonder une médaille de la valeur de cinq livres sterlings, qui doit être donnée tous les ans à celui qui aura présenté à la Société Royale les meilleures expériences.

A mesure que la réputation de M. Sloane augmentoit, ses occupations médicales augmentoient aussi. La Reine Anne le fit souvent appeler & voulut qu'il la soignât dans sa dernière maladie. Ces raisons l'engagèrent à remettre en 1713 la place de Secrétaire de la Société Royale, qu'il exerçoit depuis vingt ans avec applaudissement ; il y fut remplacé par le célèbre M. Halley.

A l'avènement du Roi George I.^{er} à la Couronne, ce Prince fit en 1716 M. Sloane Chevalier-Baronet, titre héréditaire, & que

& que l'Angleterre n'avoit jamais vû conférer à aucun Médecin. S'il est beau dans toute profession de parvenir aux honneurs qui peuvent y être attachés, combien ne l'est-il pas davantage de parvenir, sans brigues, à mériter d'en franchir, pour ainsi dire, les bornes ou d'en étendre les limites! Le même Monarque lui donna la place de Médecin de ses armées; il l'exerça jusqu'en 1727, qu'il fut nommé Médecin du Roi, poste auquel sembloit depuis long temps l'appeler la confiance que toute la famille Royale, & sur-tout la feue Reine Caroline, lui avoient toujours accordée.

Le Collège Royal des Médecins de Londres a un Président, quatre Censeurs & huit Électeurs, du nombre desquels le Président est toujours tiré: M. Sloane avoit été Censeur, il étoit Électeur & n'avoit plus à prétendre dans ce Corps que la place de Président; elle lui fut déferée en 1716, & il l'a occupée pendant dix-neuf ans. Non seulement il donna au Collège des preuves de son attachement par le zèle & l'assiduité avec lesquels il remplit les fonctions de cette présidence, mais sa fortune lui permettant d'en donner des marques d'un autre genre, il fit à ce Corps un présent de cent livres sterlings, employa des sommes considérables à décorer la maison qui lui appartient, acquitta une assez grosse dette du Collège, & attendit que des circonstances favorables permissent à ce Corps de le rembourser peu à peu & sans s'incommoder.

M. Sloane étoit en possession de donner aux Sciences de pareilles marques de son amour & de sa reconnoissance: à peine eut-il acquis la seigneurie de Chelsea, qu'il donna libéralement à la Compagnie des Apothicaires de Londres le terrain du jardin des Plantes, qu'ils n'avoient possédé jusqu'alors qu'à titre précaire, exigeant seulement la redevance annuelle de cinquante Plantes qui doivent être présentées à la Société Royale, avec laquelle il partageoit ainsi en quelque sorte la seigneurie; il y ajouta plusieurs dons considérables pour favoriser l'établissement de ce jardin, que sa situation avantageuse

314 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
sur les bords de la Tamise & à la porte de la capitale, met en
état de produire plus de Plantes curieuses & médicinales qu'au-
cun autre endroit, & de servir d'une excellente École aux jeunes
Botanistes: il se souvenoit utilement pour les autres des avan-
tages que lui-même en avoit retirés dans sa jeunesse.

La mort de M. Newton, arrivée en 1727, ayant fait
vaquer la place de Président de la Société Royale, le Conseil
de cette Compagnie choisit M. Sloane pour lui succéder,
& ce choix fut confirmé par la Société en corps à l'élection
annuelle de la Saint-André suivante.

Placé alors d'une manière convenable à son mérite, & à la
tête d'une des plus célèbres Académies de l'Europe, M. Sloane
ne fit plus de nouvelles entreprises; il se contenta de remplir,
avec toute l'assiduité possible, les différens postes qu'il occupoit;
à répondre, comme grand Médecin, à la confiance que le
Public avoit en lui; à orner son esprit de nouvelles connois-
sances, & son Cabinet de nouvelles raretés. Ce dernier article
lui étoit alors devenu beaucoup plus facile; il avoit appris aux
Marins que des choses qu'ils négligeoient comme inutiles, pou-
voient être avec lui un objet de commerce: les correspon-
dances qu'il avoit dans tout le monde connu, lui procuroient
beaucoup de pièces rares, & une infinité de personnes s'em-
pressoient de lui témoigner leur estime ou leur reconnoissance
par des présens de cette espèce, qu'on savoit sûrement lui être
agréables.

Telles furent les occupations de M. Sloane depuis 1727
jusqu'en 1740. Ayant alors atteint l'âge de quatre-vingts ans,
il crut qu'il étoit temps de songer à la retraite, & se détermina
à finir ses jours à la terre de Chelsea. Dans cette vue, il fit
prier la Société Royale de vouloir bien ne le pas choisir pour
Président à l'élection suivante: le Conseil alarmé députa vers
lui quelques-uns de ses Membres pour l'engager à rester encore
à leur tête, mais son parti étoit pris; il croyoit qu'après avoir
vécu quatre-vingts ans pour le bien de ses Concitoyens, il
pouvoit désormais, sans injustice, vivre pour lui-même. Le

jour de Saint-André, avant qu'on procédât à l'élection de M. Folkes qui lui succéda; on le remercia en pleine assemblée des services considérables qu'il avoit rendus à la Compagnie & de sa constante assiduité, & on arrêta que son nom demurerait jusqu'à sa mort parmi ceux des Membres du Conseil, tant la Société avoit de peine à s'en défaire totalement: lui de son côté ne cessa jamais d'être attaché à cet illustre Corps, & lui en a donné des marques dans toutes les occasions.

Dès le mois de Janvier suivant il commença à faire transporter sa Bibliothèque & son Cabinet, de l'hôtel qu'il occupoit à Londres, à Chelsea, & s'y retira lui-même le 12 Mai. Là, débarrassé de soins & d'affaires, il goûtoit ce repos précieux que l'innocence des mœurs & la satisfaction intérieure d'avoir bien rempli tous ses devoirs peuvent seules procurer; mais sa retraite n'étoit point celle d'un misanthrope, il recevoit à Chelsea, comme à Londres, les visites des personnes de distinction, des Savans qui voyageoient en Angleterre, quelquefois même de la famille Royale qui lui faisoit cet honneur, & il ne refusoit ses avis à aucun de ceux qui venoient le consulter.

Une autre occupation de M. Sloane dans sa retraite, étoit de publier des remèdes utiles; il donna en 1745 la recette d'un très-efficace contre les maladies des yeux, il s'en étoit servi long-temps lui-même; mais comme il ne l'avoit eu que sous le sceau du secret, il ne se crut en droit de le publier que quand il en fut dégagé. Il avoit donné depuis long temps l'usage de la poudre de *Lichen cinereus terrestris*, mêlée avec le poivre noir, contre la rage; & il avoit été si heureux dans l'application de ce remède, qu'il avoit toujours guéri par son moyen cette dangereuse maladie, à moins qu'elle ne fût accompagnée de quelque accident incurable par lui-même: ce remède est inféré dans la Pharmacopée de Londres, sous le nom de *Pulvis anti-lyssus*.

La sage conduite de M. Sloane l'avoit préservé jusqu'alors de toute infirmité; mais il étoit parvenu à l'âge de quatre-vingt-dix ans, terme qu'on n'atteint pas pour l'ordinaire

impunément, & on commençoit à remarquer en lui quelque dépérissement; il avoit, sur-tout depuis quelques années, beaucoup de peine à entendre, il n'en étoit ni plus chagrin ni plus effrayé; il disoit souvent qu'il s'étonnoit d'être encore en vie, qu'il s'étoit préparé depuis long temps à la mort, & qu'il s'en remettoit entièrement à la volonté de Dieu, qui le laisseroit encore en ce monde ou le retireroit promptement, suivant ce qu'il jugeroit le plus convenable.

A la fin ce moment si long-temps prévu arriva, & après une maladie peu douloureuse & qui dura à peine trois jours, il mourut le 11 Janvier de cette année.

Il fut inhumé le 18 à Chelsea dans le même tombeau où reposoit déjà le corps de son épouse; ses funérailles furent honorées de la présence de beaucoup de personnes de la première distinction, d'un nombre considérable de Membres de la Société Royale & d'une grande affluence de peuple, qui tous venoient rendre leurs derniers devoirs à leur ami, leur confrère & leur bienfaiteur. Ce fut devant cet auditoire que le Docteur Zacharie Pearce, Evêque de Bangor, prononça un Discours funèbre, dans lequel il fit le plus bel éloge du défunt; il n'en parla que pour excuser son silence sur la défense expresse que M. Sloane avoit faite en mourant de parler de lui dans cette occasion. Indépendamment de la modestie qui lui étoit naturelle, un motif plus estimable encore l'avoit engagé à cette défense: son respect pour la Divinité lui faisoit regarder comme une espèce de profanation, d'employer à louer des qualités humaines une chaire qu'il croyoit uniquement consacrée à annoncer aux hommes les grandeurs de l'Être suprême & à les instruire de sa Loi.

Il étoit grand & bien fait de sa personne; ses manières étoient aisées, libres & engageantes; sa conversation étoit gaie, familière & obligeante; rien n'égaloit son affabilité envers les Étrangers; on le trouvoit toujours prêt à faire voir son Cabinet, pourvu qu'on l'eût averti à temps; il tenoit un jour de la semaine table ouverte pour les personnes de distinction, & sur-tout

pour ceux de ses Confrères de la Société Royale qui vouloient y venir.

Il n'avoit pas attendu sa mort pour faire sentir aux pauvres les nombreux effets de sa charité; il étoit Administrateur de presque tous les hôpitaux de Londres; il donna de son vivant à chacun cent livres sterlings, & à quelques-uns des sommes beaucoup plus considérables. Toute entreprise qui pouvoit intéresser le bien public avoit droit sur son cœur; il favorisa de tout son pouvoir l'établissement de la Colonie de la Géorgie en 1732, & celui de l'Hôpital des Enfants-trouvés en 1739. Il prescrivit dans ce dernier une manière d'élever les enfans, que l'expérience a fait reconnoître pour la plus avantageuse à leur santé qu'on pût employer.

Dans l'exercice de sa profession, il ne se monroit pas moins charitable; les pauvres étoient sûrs avec lui de soins assidus & même empressés, qu'il leur rendoit avec le plus grand désintéressement: dès qu'il pouvoit soupçonner que la fortune de quelqu'un de ses malades le mettoit un peu à l'étroit, il refusoit constamment tout honoraire. Quand il se trouvoit quelque livre double dans sa Bibliothèque, il l'envoyoit soigneusement au Collège des Médecins, si c'étoit un livre de Médecine, ou à la Bibliothèque du Chevalier Bodley, à Oxford, s'il traitoit d'autres matières; il croyoit par ce moyen les consacrer à l'utilité publique.

Lorsqu'il étoit appelé auprès des malades, rien n'étoit égal à l'attention avec laquelle il observoit jusqu'aux moindres symptômes de la maladie; c'étoit par ce moyen qu'il se mettoit en état d'en porter un pronostic si sûr, que ses décisions étoient des espèces d'oracles, & qu'à l'ouverture des cadavres de ceux qui mouroient, on trouvoit presque toujours la cause de mort qu'il avoit indiquée. Il craignoit beaucoup les remèdes qui pouvoient avoir des suites fâcheuses par l'imprudence de ceux qui les administroient, mais il employoit volontiers ceux desquels il croyoit n'avoir rien à redouter. On lui doit d'avoir étendu l'usage du quinquina, non seulement

aux fièvres réglées, mais à un grand nombre de maladies; sur-tout aux douleurs dans les nerfs, aux gangrènes qui proviennent de causes internes, & aux hémorragies; il s'en étoit souvent servi lui-même dans les attaques de crachement de sang auxquelles il étoit sujet.

La collection immense de pièces rares & curieuses qu'il avoit faite, avec tant de soins & de dépenses, n'étoit pas chez lui un vain amusement: ces espèces d'échantillons des productions de la Nature se mettoient à portée, en les comparant les uns aux autres, d'en connoître plus aisément l'origine & les propriétés, tant pour la Physique que pour la Médecine & pour les Arts. Cette étude l'avoit rendu un des plus grands Physiciens & un des plus grands Médecins de son temps: il a eu l'honneur d'être, en quelque sorte, l'Auteur de cette manière d'étudier la Nature; c'est peut-être en grande partie à son exemple que nous devons le nombre qui se voit aujourd'hui de ces savans Recueils qui en étalent, pour ainsi dire, la magnificence aux yeux des connoisseurs.

Il souhaitoit extrêmement que ce Trésor, qu'il avoit eu tant de peine à amasser, & qui, pour me servir de ses propres termes, étoit destiné à *avancer la gloire de Dieu & le bien des hommes*, ne fût point dissipé à sa mort & qu'il pût être utile à sa patrie; il ne vouloit point non plus priver ses enfans d'une partie considérable de son héritage: dans cette vue, il l'a laissé par son testament pour le bien public, mais en exigeant qu'on en payât à sa famille vingt mille livres sterlings, c'est-à-dire, environ quatre cens cinquante mille livres de notre monnoie; & cette somme, quelque grande qu'elle soit, monte à peine à la valeur intrinsèque des médailles d'or & d'argent, des morceaux de mines & des pierreries qui s'y rencontrent; on y trouvera de plus la bibliothèque la plus complète en livres de Physique & de Médecine; elle contient environ cinquante mille volumes, dont trois cens quarante-sept sont d'estampes colorées avec soin, trois mille cinq cens seize manuscrits, & une infinité de livres rares & curieux. Le

Parlement d'Angleterre a accepté le legs de M. Sloane, & en a rempli les conditions. On voit aisément quels avantages en doivent résulter, par la facilité qu'auront les Physiciens anglois d'examiner dans quelle espèce de terre ou de roc se trouvent les différens minéraux, ce qui les peut rendre plus faciles à reconnoître, dans quels endroits, sur quelles plantes on doit chercher les différentes matières utiles dans les Arts & les manufactures, &c. Avoir parcouru en détail un pareil cabinet, est presque, pour un Physicien, avoir fait le tour du monde; il aura pour guide, dans cette espèce de voyage, un catalogue en trente-huit volumes in-folio & huit in-quarto, qui contiennent une courte description de chaque pièce, & renvoie aux différens Auteurs qui en ont traité. Quelle immense facilité pour étudier l'Histoire Naturelle!

M. Sloane étoit de presque toutes les Académies de l'Europe, de celles de Berlin, de Pétersbourg, &c. il étoit Docteur de l'Université d'Oxford & Membre du Collège des Médecins d'Édimbourg: il étoit en liaison avec toutes les personnes distinguées par leur savoir, leur naissance ou leur génie. Feu M. le Duc de Bourbon l'honora de sa correspondance; & pour reconnoître les présens qu'il en avoit reçus, ce Prince lui envoya son portrait dans une magnifique boîte d'or, & une médaille où S. A. S. étoit représentée: il étoit aussi en commerce de Lettres avec feu M. l'Abbé Bignon; le Roi même a daigné lui envoyer en présent le recueil des Gravures de son Cabinet, don qui ne se fait ordinairement qu'aux personnes les plus distinguées, & qui prouve à la fois & la grande réputation du Philosophe anglois, & le cas que le Monarque françois fait faire du mérite.

M. Sloane avoit épousé en 1695 Élisabeth Langley, fille de Jean Langley, Alderman de la ville de Londres; il la perdit en 1724: il en avoit eu un fils qui mourut jeune, & trois filles, dont la cadette mourut aussi en bas âge. Sara, l'aînée, a épousé M. George Stanley de Paultons, Gentilhomme du Comté d'Hampshire; & je ne puis me dispenser

FIN

de publier ici que les Astronomes doivent à cette dame la figure des éclairs observés dans la Lune par M. le Chevalier de Louville pendant l'Éclipse totale de Soleil de 1715, que j'ai vue, peinte par elle-même, entre les mains de cet Astronome*. Élisabeth, la seconde, a épousé le Lord Baron de Cadogan, Colonel de la seconde compagnie des Gardes-du-corps de Sa Majesté Britannique, & Gouverneur du Fort de Tilbury & de la ville de Gravesend.

La place d'Associé-Étranger de M. Sloane a été remplie par le célèbre M. Hales, Secrétaire du Cabinet de S. A. R. Madame la Princesse de Galles, & Membre de la Société Royale de Londres.

* Cette figure avoit passé, après la mort de M. de Louville, entre les mains de M. Jousse, Conseiller au Présidial d'Orléans; il a bien voulu la communiquer à l'Académie, qui la publiera dans les Volumes suivans.

